Discours du 11 novembre
108e anniversaire de l'Armistice
Mercredi 11 novembre 2026

A onze heures, le 11 novembre 1918, les canons se turent enfin.

Après plus de quatre années de combats meurtriers, de bombardements, de boue, de froid, de peur et d'attente interminable, un silence assourdissant tombe sur le front.

Dans toute la France, les cloches des églises sonnèrent à la volée.

Lentement, les hommes sortirent de leurs trous. En face d'eux, à une centaine de mètres, les sentinelles ennemies se tenaient debout. Pour la première fois depuis longtemps, chacune des parties belligérantes pouvait se regarder sans se tirer dessus.

L’Armistice est signé.

Monsieur le Sous-Préfet,

Monsieur le Député,

Monsieur le Sénateur,

Madame la Conseillère régionale,

Mesdames les Conseillères départementales,

Mesdames et Messieurs les élus,
Monsieur le représentant du Délégué militaire départemental adjoint,

Monsieur le Commandant de la Compagnie de Gendarmerie de Saint-Malo,

Monsieur le Directeur de l'Ecole Nationale de Police de Saint-Malo,

Monsieur le représentant du Chef de la Circonscription de la police nationale de Saint-Malo - Dinard,

Monsieur le Commandant de la Gendarmerie Maritime de Saint-Malo,

Monsieur le Commandant de la dixième batterie du 11e Régiment d'artillerie de marine,

Monsieur le Président du Comité de liaison des associations patriotiques,

Messieurs les Présidents des Ordres Nationaux et des associations patriotiques,

Messieurs les Porte-drapeaux,

Mesdames et Messieurs les représentants du Conseil municipal des jeunes,

Mesdames et Messieurs,

Nous sommes rassemblés autour de nos monuments aux morts, pour commémorer l'Armistice qui marque la fin des combats de ce que nous avons dénommé « La Grande Guerre », sans savoir qu'elle serait la première de deux guerres mondiales.

Nous rendons hommage aux hommes et aux femmes qui l'ont subie, à celles et ceux qui y ont perdu la vie, mais aussi à tous les Morts pour la France,
d'hier et d'aujourd'hui, sur le territoire national comme à l'extérieur.

En ce jour, nous ne célébrons pas seulement la paix, aussi fiers que nous en soyons.

Nous n’honorons pas seulement le sacrifice, aussi reconnaissants que nous soyons.

Nous sommes ici pour nous souvenir de ce que la guerre fait aux hommes.

Car le 11 novembre n’est pas seulement le souvenir d’un armistice. C’est d’abord le souvenir d’une guerre.

Une guerre que l’on croyait courte. Une guerre que l’on envisageait comme une aventure et qui dura, au final, plus de quatre années.

Une guerre qui mobilisa 65 millions d’hommes dans le monde entier, et qui fit dix millions de morts et 23 millions de blessés.

Jamais la guerre n’avait autant tué.

Ce jour-là, le 11 novembre 1918, la France connaît l'allégresse et le soulagement.

Si l'Armistice met fin aux combats, il n'efface pas la souffrance.

Il inaugure une longue période de deuil et de reconstruction de nos villes et nos villages totalement dévastés.

Les cloches qui sonnent à la volée annoncent la fin des combats à des familles pour qui la perte d'un mari, d'un fils, d'un frère, rend impossible cette sortie de guerre.

Plus d'un siècle après, nous continuons à raconter leur histoire, pour en faire notre histoire, pour qu'elle ne tombe jamais dans l'oubli.

Pour ceux qui se tiennent un peu plus droits aujourd'hui pour saluer un grand-père ou un arrière-grand-père qu'ils n'ont jamais connu.

Pour ceux qui retrouvent, dans les archives familiales, une photographie délavée d'un homme, figé pour toujours dans la jeunesse.

Pour les jeunes générations qui n'ont connu ni ces hommes, ni ceux qui les ont connus, mais qui héritent malgré tout de leur histoire.

A Saint-Malo, elle nous est particulièrement familière.

Depuis des siècles, l'histoire de notre cité est intimement liée à celle de nos forces armées.

Place forte, ville de garnison, ville martyre, terre de résistance, Saint-Malo a vu partir nombre de ses enfants pour défendre le pays.

Ce fut le cas pour les frères Ruellan, de Paramé, dont six ne revinrent jamais : Julius, Louis, André, Bernard, Berchmans et Henri. Xavier mourra une dizaine d'années plus tard, victime des séquelles du gazage qu'il avait subi pendant la guerre.

Un million quatre cent mille soldats français tombés au champ d'honneur ; autant de familles meurtries. Jamais la guerre n'avait touché autant de familles.

Cette guerre ne s'arrêta pas aux tranchées : elle entra dans nos villes et dans nos campagnes. Car à l'arrière aussi, toute une population fut mobilisée.

Les femmes travaillèrent dans nos hôpitaux, dans nos usines et dans nos champs. Elles soignèrent les blessés et nourrirent le front en armes et en nourriture.

Cette guerre, c'est bien le peuple français tout entier qui la traversa.

Bien sûr, nous nous souvenons aussi que la France n'a pas combattu seule.

Des troupes venues de métropole, d'outre-mer et des colonies, notamment d'Afrique, d'Indochine et d'Océanie, s'associèrent et participèrent à l'effort de guerre, aux côtés de soldats venus d'autres pays alliés.

Certains ne connaissaient ni nos villes, ni nos paysages. Et pourtant, ils combattirent sur les mêmes champs de bataille.

La guerre fut totale parce qu'elle toucha toute la société.

Elle fut totale aussi par les nouveaux moyens déployés pour détruire.

L'utilisation des mitrailleuses, de l'artillerie, des lance-flammes et des gaz asphyxiants transforma la guerre.

Mais derrière ces uniformes, il y avait des hommes.

Des hommes qui avaient laissé derrière eux leurs familles, leurs métiers, leur vie, pour défendre leur pays, et qui risquaient chaque jour de mourir dans les tranchées, au nom de leur devoir.

Certains, convaincus de la justesse de la cause qu'ils servaient ; d'autres, dépassés par l'ampleur d'une guerre qu'ils n'avaient pas choisie.

Nous savons aujourd'hui ce que cet engagement a coûté.

Après la guerre, certains rangèrent leurs uniformes et leurs médailles, restèrent discrets sur leur service.

Certains en parlèrent, d'autres jamais.

Les mutilés et les blessés du visage – ceux que l'on appelle les « gueules cassées » – découvrirent très vite que la réadaptation s'avérait beaucoup plus difficile.

Victimes d'hallucinations, de cauchemars, d'amnésie, les blessés psychiques furent longtemps stigmatisés. À l'époque, les troubles post-traumatiques étaient méconnus et suscitaient la honte.

Certains furent internés, d'autres laissés à l'abandon, beaucoup finirent leur vie dans la plus grande solitude. En Gironde, le « cimetière des fous » en est la triste illustration.

Pourtant, beaucoup retrouvèrent une vie ordinaire, échangeant un uniforme contre d'autres responsabilités.

Instituteurs, commerçants, médecins, ingénieurs… Ils devinrent pères, puis grands-pères.

Ils épousèrent leurs bien-aimées, achetèrent des maisons, élevèrent des familles, reprirent leur place dans la société.

Et à travers tout cela, ils furent accompagnés, je suppose, par le souvenir de leurs frères tombés au combat, ceux dont les noms sont aujourd'hui gravés sur nos monuments.

Le 11 novembre est devenu, au fil du temps, une journée d'hommage à tous les Morts pour la France.

Nous pensons donc aux poilus de 14-18.

Mais nous pensons également à tous ceux qui ont donné leur vie au service de notre pays, des conflits anciens ou récents, ici ou loin de chez eux.

Nous pensons aux cinq soldats Morts pour la France cette année, au Liban, en Irak et au Levant, ainsi qu'à leurs proches, leurs familles et leurs enfants.

Nous pensons aux hommes et aux femmes qui servent aujourd'hui.

Une nouvelle génération a choisi de répondre à l'appel, malgré les contraintes de la vie militaire, les séparations, les départs et parfois le risque ultime.

Les femmes de l’armée assument désormais des responsabilités, y compris au combat, comme jamais auparavant.

À celles et ceux qui sont présents parmi nous aujourd’hui, comme à leurs camarades militaires en service actif, nous adressons notre respect et notre reconnaissance pour leur engagement.

Nous renouvelons notre confiance dans nos forces armées, et notre attachement à ce qu’elles puissent exercer leur mission dans les meilleures conditions.

À celles et ceux qui assurent la sécurité intérieure de notre pays en ces périodes troublées, aux policiers nationaux et municipaux, à celles et ceux en formation dans notre école de police - qui d’ici quelques jours honorera le major national des policiers en formation -,

aux gendarmes, aux Compagnies Républicaines de sécurité, aux forces de secours, pompiers, secouristes, urgentistes …

Je veux leur redire tout notre respect pour leur engagement.

Je veux leur redire que rien ne justifie que l'on puisse s'en prendre d'une quelconque façon à ce qu'ils représentent pour notre République.

Nous devons honorer celles et ceux qui perpétuent cet héritage, en reconnaissant le sens du devoir qui les conduit à servir, et les sacrifices que cela peut impliquer.

Cela devait être la « Der des ders », la dernière des guerres. Nous savons ce qu'il en a été.

Force est de constater qu'à ce jour, des conflits armés se déroulent aux portes mêmes de l'Europe, en Ukraine, mais aussi au Moyen Orient et en Afrique.

Les tensions internationales et la montée des extrémismes, nous rappellent de ne jamais prendre la paix pour acquise – elle est le fruit d'une histoire et le résultat de sacrifices.

Les équilibres sur lesquels nous avons construit plusieurs décennies de paix sont aujourd'hui fragilisés.

C'est pourquoi notre devoir de mémoire ne consiste pas seulement à nous souvenir des tragédies. Il nous oblige aussi à réfléchir à ce que nous voulons préserver.

Cette volonté, nous la retrouvons dans le projet européen.

Après deux guerres mondiales, des peuples autrefois ennemis, ont choisi de construire ensemble une paix durable. C'est aussi cet héritage que nous devons protéger.

Et face aux défis qui sont les nôtres, il nous revient de rester une Nation unie autour de notre démocratie et des valeurs cardinales de notre République.

Un idéal qui peut se résumer dans les mots du général de Gaulle, en 1941 : « Construire un ordre tel que la liberté, la sécurité et la dignité de chacun y soient garanties ».

En ce jour où la patrie honore ses enfants tombés au combat, je tiens à m'adresser à la jeunesse.

Il ne reste plus personne pour nous raconter directement ce qu'il a vécu dans les tranchées. Les derniers témoins ont disparu depuis longtemps.

Alors, nous devons raconter pour eux, et je remercie les élèves de la classe défense du lycée Maupertuis, qui viennent de nous faire la lecture de lettres de poilus.

Mais transmettre la mémoire, ce n'est pas seulement raconter le passé : c'est aussi transmettre ce que leur expérience nous enseigne.

Bien sûr, les leçons de courage, de solidarité et de résilience dont ont fait preuve ces soldats, et l'ensemble de celles et ceux qui ont contribué à la victoire, doivent continuer à nous inspirer.

Ces hommes ont enduré la guerre pour que nous puissions connaître la paix. Ils ont donné leur vie pour que nous vivions libres. Ils ont combattu en espérant qu'un jour, nous n'aurions plus à le faire. Nous leur devons notre reconnaissance.

Mais le meilleur hommage que nous puissions rendre aux générations qui nous ont précédés, est peut-être aussi de ne jamais oublier ce que la guerre fait aux hommes.

Derrière les cartes, les frontières et les stratégies,
il y a toujours des femmes, des hommes, des familles et des vies bouleversées.

Alors, souvenons-nous de ces hommes et de ces femmes.

Souvenons-nous de leur courage, mais aussi de leurs souffrances.

Souvenons-nous de leur engagement, mais aussi du coût humain de cette guerre.

Souvenons-nous surtout qu'après quatre années de carnage, la première chose qu'attendirent les hommes du 11 novembre 1918, fut de ne plus avoir à combattre.

C'est à notre génération, puis à celles qui suivront, de transmettre cette mémoire.

En ce jour de commémoration, nous pensons à tous les Morts pour la France. Nous pensons à nos vétérans, et à tous ceux qui ont servi avec eux.

Nous pensons à ceux qui servent aujourd'hui pour la paix et la sécurité dans le monde.

Vive la République, vive la France !